

Si le grand penseur méprise les hommes, c'est leur paresse qu'il méprise, car c'est elle qui leur donne l'allure indifférente des marchandises fabriquées en série, indignes qu'on s'y intéresse ou qu'on cherche à les éduquer. L'homme qui ne veut pas appartenir à la masse n'a qu'à cesser d'être indulgent à son propre égard ; qu'il suive sa conscience qui lui crie : « Sois toi-même ! Tu n'es pas réellement ce que *maintenant* tu fais, penses et désires. »

Toute âme jeune entend cet appel jour et nuit, et tressaille ; car elle pressent la mesure de bonheur qui lui est destinée de toute éternité quand elle pense à sa véritable émancipation : bonheur auquel d'aucune manière elle ne parviendra tant qu'elle restera dans les chaînes de l'opinion courante et de la peur. Et quelle vie sans espoir et dépourvue de sens peut s'ouvrir sans cette libération ! Il n'existe pas dans la nature de créature plus sinistre et plus répugnante que l'homme qui s'est dérobé à son propre génie et qui louche maintenant à droite à gauche, en arrière et de tous les côtés. Personne ne peut bâtir à ta place le pont qu'il te faudra toi-même franchir sur le fleuve de la vie — personne, hormis toi. Il est vrai qu'il existe d'innombrables sentiers et d'innombrables ponts et d'innombrables demi-dieux qui veulent te conduire à travers le fleuve ; mais le prix qu'ils te demanderont, ce sera le sacrifice de toi même ; il faut que tu te donnes en gage et que tu te perdes. Il y a dans le monde un seul chemin que personne ne peut suivre en dehors de toi. Où mène-t-il ? Ne le demande pas, suis-le. (...)

Friedrich Nietzsche, *Considérations inactuelles*, III, 1874.

Si le grand penseur méprise les hommes, c'est leur paresse qu'il méprise, car c'est elle qui leur donne l'allure indifférente des marchandises fabriquées en série, indignes qu'on s'y intéresse ou qu'on cherche à les éduquer. L'homme qui ne veut pas appartenir à la masse n'a qu'à cesser d'être indulgent à son propre égard ; qu'il suive sa conscience qui lui crie : « Sois toi-même ! Tu n'es pas réellement ce que *maintenant* tu fais, penses et désires. »

Toute âme jeune entend cet appel jour et nuit, et tressaille ; car elle pressent la mesure de bonheur qui lui est destinée de toute éternité quand elle pense à sa véritable émancipation : bonheur auquel d'aucune manière elle ne parviendra tant qu'elle restera dans les chaînes de l'opinion courante et de la peur. Et quelle vie sans espoir et dépourvue de sens peut s'ouvrir sans cette libération ! Il n'existe pas dans la nature de créature plus sinistre et plus répugnante que l'homme qui s'est dérobé à son propre génie et qui louche maintenant à droite à gauche, en arrière et de tous les côtés. Personne ne peut bâtir à ta place le pont qu'il te faudra toi-même franchir sur le fleuve de la vie — personne, hormis toi. Il est vrai qu'il existe d'innombrables sentiers et d'innombrables ponts et d'innombrables demi-dieux qui veulent te conduire à travers le fleuve ; mais le prix qu'ils te demanderont, ce sera le sacrifice de toi même ; il faut que tu te donnes en gage et que tu te perdes. Il y a dans le monde un seul chemin que personne ne peut suivre en dehors de toi. Où mène-t-il ? Ne le demande pas, suis-le. (...)

Friedrich Nietzsche, *Considérations inactuelles*, III, 1874.

Si le grand penseur méprise les hommes, c'est leur paresse qu'il méprise, car c'est elle qui leur donne l'allure indifférente des marchandises fabriquées en série, indignes qu'on s'y intéresse ou qu'on cherche à les éduquer. L'homme qui ne veut pas appartenir à la masse n'a qu'à cesser d'être indulgent à son propre égard ; qu'il suive sa conscience qui lui crie : « Sois toi-même ! Tu n'es pas réellement ce que *maintenant* tu fais, penses et désires. »

Toute âme jeune entend cet appel jour et nuit, et tressaille ; car elle pressent la mesure de bonheur qui lui est destinée de toute éternité quand elle pense à sa véritable émancipation : bonheur auquel d'aucune manière elle ne parviendra tant qu'elle restera dans les chaînes de l'opinion courante et de la peur. Et quelle vie sans espoir et dépourvue de sens peut s'ouvrir sans cette libération ! Il n'existe pas dans la nature de créature plus sinistre et plus répugnante que l'homme qui s'est dérobé à son propre génie et qui louche maintenant à droite à gauche, en arrière et de tous les côtés. Personne ne peut bâtir à ta place le pont qu'il te faudra toi-même franchir sur le fleuve de la vie — personne, hormis toi. Il est vrai qu'il existe d'innombrables sentiers et d'innombrables ponts et d'innombrables demi-dieux qui veulent te conduire à travers le fleuve ; mais le prix qu'ils te demanderont, ce sera le sacrifice de toi même ; il faut que tu te donnes en gage et que tu te perdes. Il y a dans le monde un seul chemin que personne ne peut suivre en dehors de toi. Où mène-t-il ? Ne le demande pas, suis-le. (...)

Friedrich Nietzsche, *Considérations inactuelles*, III, 1874.

Si le grand penseur méprise les hommes, c'est leur paresse qu'il méprise, car c'est elle qui leur donne l'allure indifférente des marchandises fabriquées en série, indignes qu'on s'y intéresse ou qu'on cherche à les éduquer. L'homme qui ne veut pas appartenir à la masse n'a qu'à cesser d'être indulgent à son propre égard ; qu'il suive sa conscience qui lui crie : « Sois toi-même ! Tu n'es pas réellement ce que *maintenant* tu fais, penses et désires. »

Toute âme jeune entend cet appel jour et nuit, et tressaille ; car elle pressent la mesure de bonheur qui lui est destinée de toute éternité quand elle pense à sa véritable émancipation : bonheur auquel d'aucune manière elle ne parviendra tant qu'elle restera dans les chaînes de l'opinion courante et de la peur. Et quelle vie sans espoir et dépourvue de sens peut s'ouvrir sans cette libération ! Il n'existe pas dans la nature de créature plus sinistre et plus répugnante que l'homme qui s'est dérobé à son propre génie et qui louche maintenant à droite à gauche, en arrière et de tous les côtés. Personne ne peut bâtir à ta place le pont qu'il te faudra toi-même franchir sur le fleuve de la vie — personne, hormis toi. Il est vrai qu'il existe d'innombrables sentiers et d'innombrables ponts et d'innombrables demi-dieux qui veulent te conduire à travers le fleuve ; mais le prix qu'ils te demanderont, ce sera le sacrifice de toi même ; il faut que tu te donnes en gage et que tu te perdes. Il y a dans le monde un seul chemin que personne ne peut suivre en dehors de toi. Où mène-t-il ? Ne le demande pas, suis-le. (...)

Friedrich Nietzsche, *Considérations inactuelles*, III, 1874.

Si le grand penseur méprise les hommes, c'est leur paresse qu'il méprise, car c'est elle qui leur donne l'allure indifférente des marchandises fabriquées en série, indignes qu'on s'y intéresse ou qu'on cherche à les éduquer. L'homme qui ne veut pas appartenir à la masse n'a qu'à cesser d'être indulgent à son propre égard ; qu'il suive sa conscience qui lui crie : « Sois toi-même ! Tu n'es pas réellement ce que *maintenant* tu fais, penses et désires. »

Toute âme jeune entend cet appel jour et nuit, et tressaille ; car elle pressent la mesure de bonheur qui lui est destinée de toute éternité quand elle pense à sa véritable émancipation : bonheur auquel d'aucune manière elle ne parviendra tant qu'elle restera dans les chaînes de l'opinion courante et de la peur. Et quelle vie sans espoir et dépourvue de sens peut s'ouvrir sans cette libération ! Il n'existe pas dans la nature de créature plus sinistre et plus répugnante que l'homme qui s'est dérobé à son propre génie et qui louche maintenant à droite à gauche, en arrière et de tous les côtés. Personne ne peut bâtir à ta place le pont qu'il te faudra toi-même franchir sur le fleuve de la vie — personne, hormis toi. Il est vrai qu'il existe d'innombrables sentiers et d'innombrables ponts et d'innombrables demi-dieux qui veulent te conduire à travers le fleuve ; mais le prix qu'ils te demanderont, ce sera le sacrifice de toi même ; il faut que tu te donnes en gage et que tu te perdes. Il y a dans le monde un seul chemin que personne ne peut suivre en dehors de toi. Où mène-t-il ? Ne le demande pas, suis-le. Qui donc énonçait ce principe : « un homme ne s'élève jamais plus haut que lorsqu'il ne sait pas où son chemin peut encore le mener » ?

Mais comment pouvons-nous nous retrouver nous-mêmes ? Comment l'homme peut-il se connaître ? Il est une chose obscure et voilée. Si le lièvre a sept peaux, l'homme peut s'enlever soixante-dix fois sept peaux sans qu'il puisse dire ensuite : « Cela est maintenant véritablement moi, ce n'est plus seulement une enveloppe. » Mais il y a un moyen pour faire cette enquête importante.

Que la jeune âme jette un coup d'œil sur sa vie passée et qu'elle se pose cette question : Qui as-tu véritablement aimé jusqu'à présent ? Qu'est-ce qui t'a attiré et, tout à la fois, dominé et rendu heureux ? Fais défiler devant tes yeux la série des objets que tu as vénérés. Peut-être leur essence et leur succession te révéleront-elles une loi, la loi fondamentale, de ton vrai moi. Compare ces objets, rends-toi compte qu'ils se complètent, s'élargissent, se surpassent et se transfigurent les uns les autres, qu'ils forment une échelle dont tu t'es servi jusqu'à présent pour grimper jusqu'à toi. Car ton essence véritable n'est pas profondément cachée au fond de toi-même ; elle est placée infiniment au-dessus de toi, ou du moins au-dessus de ce que tu prends généralement pour ton « moi ».